

France & Monde → Actualités

« La démocratie n'est jamais une donnée assurée, mais le fruit de nos efforts constants de citoyens »



JEAN-NOËL JEANNENEY. « J'avais 15 ans quand j'ai commencé à tenir mes premiers cahiers. J'avais, en fait, la fascination de garder des traces ». © HERMANCIE TRIAY

« Il ne faut jamais exagérer l'inédit »

Jean-Noël Jeanneney

L'historien de la politique, de la culture et des médias, homme de radio, ancien secrétaire d'État... entame ses Mémoires (1942-1982) avec *Le rocher de Süsten* (Seuil).

INTERVIEW

Florence Chédotal

florence.chedotal@centrefrance.com

■ **Vous écrivez aujourd'hui vos Mémoires, mais finalement la vie ne tient qu'à un fil...** En effet ! C'est pourquoi j'ai choisi ce titre :

« Le rocher de Süsten » pour rappeler la force du destin, du *fatum*. Au cœur de la réflexion des historiens, on rencontre obstinément la dialectique entre le hasard, d'une part, et d'autre part des forces profondes sur lesquelles on ne peut pas toujours peser mais que l'on doit mettre au jour afin de définir pour chaque individu sa latitude d'action, donc sa liberté personnelle.

■ **Revenons à cet événement. Nous sommes en août 1960 en Suisse, la météo est mauvaise, vous avez 18 ans et la voiture devant se retrouve broyée sous un éboulement. Il y a un avant et un après ?** Il serait excessif que je le dise. Mais constatant, ce soir-là, que la camarade m'avait épar-

gné d'extrême justesse, j'ai été secoué, adolescent, par ce que cela confirmait de la fragilité de toutes choses. Pas pour croire que nous sommes de simples marionnettes de la Fortune aveugle, mais qu'il faut composer avec elle. De Gaulle est très présent dans mon livre : je suis frappé par l'accent qu'il mettait constamment sur la contingence, tout ardent qu'il ait été à se saisir des circonstances favorables à ses desseins.

■ **En histoire, où mettez-vous le curseur entre le poids des contingences et la liberté d'action ?** Chaque cas est spécifique, mais c'est toujours un exercice salubre que de restituer la diversité des possibles et des contraintes qui se trouvaient à tel moment devant tel ou tel personnage historique. Car sinon comment comprendre et juger son rôle dans les livres et parfois dans les prétoires ?

■ **Quand on est, tel que**

vous, fils de ministre et petit-fils de sénateur, est-ce un poids face à un destin qui serait tout tracé ? Un poids ? Non. Le milieu politique et universitaire où je suis né me fut un privilège. Mais ni une détermination ni une garantie. Je n'ai pas trouvé, après tout, dans une pochette-surprise les diplômes que la République me permettait de conquérir, celui de normalien, en particulier, qui m'est cher. Mon livre rend hommage à la khâgne et à la rue d'Ulm. En somme, j'ai considéré cette chance initiale, primordiale, comme une stimulation pour mes curiosités et pour mes élans.

■ **Le descriptif est très nourri. Vous preniez des notes depuis longtemps ?** J'avais 15 ans quand j'ai commencé à tenir mes premiers cahiers. J'avais, en fait, la fascination de garder des traces : une façon d'empêcher que le temps vous glisse entre les doigts comme du sable. Je savais de surcroît que je me trouvais souvent en position d'observation privilégiée. Je pense aux premières années de la Cinquième, où mon père, au gouvernement, me racontait l'es-

sentiel de ce qu'il voyait, à l'Algérie où il fut le premier ambassadeur, avec un déjeuner à la table de Ben Bella et de Boumediène encore unis, à mon séjour de mécréant au Concile de Vatican II, à la Chine de la Révolution culturelle, à ma visite chez De Gaulle à Colombey, le 30 décembre 1969, à mon expérience de Mai 68 à Paris, à l'université de Nanterre dans les années 70, à Mitterrand chez lui au soir du 10 mai 1981... J'en passe...

■ **Vous êtes aussi un homme de médias. Quel regard posez-vous sur le temps présent ? Vous évoquez notamment des « abus de représentativité ».** Oui, ce terrain m'est cher. Dès les années 70, sans savoir évidemment que je dirigerais un jour Radio France, j'ai souhaité me pencher sur l'histoire des médias, en particulier de la radio et de la télévision, qui n'étaient guère entrées encore, à l'époque, dans le champ universitaire. Aux journalistes, il revient de nous dire l'actualité, l'inattendu, l'immédiateté, le rare, mais aussi de replacer l'événement dans la

durée et de ne pas exagérer l'inédit. C'est la ligne que je m'efforce de tenir, depuis vingt ans, sur France Culture, dans mon émission « Concordance des temps ». On souhaite que les médias – je le dis avec une affection vive pour ce métier ! – nous parlent en évitant, par l'analyse fondée dans le temps, l'émotion exclusive que provoquent les nouvelles immédiates qui se succèdent, selon une ébriété, parfois, qu'accroissent aujourd'hui les nouvelles technologies.

■ **Violences dans la rue, crise démocratique... Avez-vous l'impression que l'on s'emballe vite, que l'on panique aujourd'hui dans beaucoup de domaines ?** Pour répondre à la panique dont vous parlez, je crois d'abord à la solidité de notre régime et de nos institutions. Il n'empêche. Raymond Aron disait de Giscard d'Estaing qu'il ne savait pas que l'histoire était tragique. Toute démocratie est fragile, presque miraculeuse... Elle n'est jamais une donnée assurée, mais le fruit de nos efforts constants de citoyens, lesquels doivent être éclairés par la con-

naissance du passé, ses gloires et ses drames. Certains avaient rêvé, aux États-Unis notamment, après la chute du Mur de Berlin, en 1989, à son triomphe universel. Notre siècle est en passe de démentir brutalement ces optimistes béats. Il reste que la meilleure protection contre le désespoir est de rappeler que dans l'Histoire, le calme est l'exception, la violence collective, la règle. Avec des fleuves de sang. Laissez-moi vous dire qu'avoir vingt ans en 1914 ou en 1939, en Europe, c'était bien pire qu'aujourd'hui, en dépit des souffrances que provoque la crise sanitaire... Quant aux affrontements sociaux qu'aiguillonnent les inégalités et au péril d'un ordre public qui serait assuré à n'importe quel prix, je vous renvoie pour comparaison à tous les drames collectifs du XIX^e siècle, depuis la Grande Révolution jusqu'à la Commune. Au demeurant, je ne vois dans ces rappels, pour nous autres démocrates, nul prétexte à la résignation, à l'indolence ou au cynisme. ■